

ECRAN TOTAL

12 au 25 FEVRIER 2020

L'ORPHELINAT

de Shahrbanoo Sadat

avec Qodratollah Qadiri, Sedeqa Rasuli, Anwar Hashimi

1 h 30 – Afghanistan – Date de sortie : 27 novembre 2019 – Rouge Distribution



Kaboul, fin des années 80. Le jeune et débrouillard Qodrat gagne sa vie en revendant des tickets pour aller voir ses films Bollywoodiens préférés. Rattrapé par la police, il se retrouve à l'Orphelinat où il s'imagine héros de Bollywood, combattant aux côtés de ses nouveaux amis l'invasion rebelle les menaçant.

Quinzaine des Réalisateurs – Cannes 2019 : 4 nominations

BIOGRAPHIE



Shahrbanoo Sadat est une scénariste et réalisatrice afghane.

Elle vit à Kaboul. Elle a étudié la réalisation à l'Atelier Varan Kaboul.

En 2010, à 20 ans, elle est la plus jeune réalisatrice jamais sélectionnée à la Résidence de la Cinéfondation du festival de Cannes où elle développe son premier long métrage **Wolf and Sheep** qui sera présenté à la Quinzaine des réalisateurs en 2016 .

Son premier court-métrage de fiction **Vice Versa One** est sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs en 2011.

En 2013, elle crée sa société de production "Wolf Pictures" à Kaboul.

Après Wolf and Sheep, la deuxième partie de sa pentalogie «**L'orphelinat** » est sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs en 2019

Filmographie

- 2019** L'orphelinat
- 2016** Wolf and Sheep
- 2014** Who Wants to Be the Wolf? (Court métrage)
- 2013** Not at Home
- 2010** Vice Versa One (Court métrage)
- 2009** A Smile for Life (Court métrage documentaire)



Interview de Shahrbanoo Sadat (Jan Lumhodt – Cineuropa)

La réalisatrice afghane Shahrbanoo Sadat détaille pour nous son film *L'Orphelinat*, deuxième volet d'un projet de pentalogie qui a commencé avec le film encensé *Wolf and Sheep* (Cannes – 22 mai 2019)

Avec **L'Orphelinat**, la réalisatrice afghane **Shahrbanoo Sadat** poursuit sa saga en cinq films sur l'histoire récente mouvementée de son pays dont elle a prévu qu'elle se constituerait de cinq films. Du village de bergers de son premier long-métrage, **Wolf and Sheep**, qui avait remporté le **Prix Art Cinema** de la **Quinzaine des Réalisateurs de Cannes en 2016**, nous sommes à présent dans les rues de Kaboul en 1989. Le film a lui aussi été présenté à Cannes à la Quinzaine.

Cineuropa : Comment vont les choses depuis *Wolf and Sheep* ?

Shahrbanoo Sadat : À certains niveaux, j'ai eu des réussites, et d'autres choses qui se sont moins bien passées. J'ai toujours su exactement quel genre d'histoire je voulais raconter et quelle direction je voulais prendre. D'un côté, il y a un marché, avec certaines attentes, surtout quand on dépeint l'Afghanistan : certains s'attendent à ce qu'on adopte un nouvel angle par rapport à

ce que tout le monde a l'habitude de voir, un message sous-jacent, mais ce n'est pas comme ça que je veux raconter mon histoire, alors je sens que les gens sont surpris, parfois agréablement, parfois non. "Nous aimons l'histoire, mais ce n'est pas l'Afghanistan". J'ai entendu cette phrase dans la bouche de vendeurs et de distributeurs à propos des deux films.

Sont-ils des experts de l'Afghanistan ?

Non, mais ce sont de très bons acheteurs et vendeurs. Certaines personnes ont l'impression que je ne parle pas assez de la guerre et de la politique dans mes films. Pour **Wolf and Sheep**, ils voulaient que les

femmes portent la burqa. Je leur ai dit qu'on ne la porte pas dans les campagnes afghanes. J'ai parfois l'impression de nager dans une mer d'expectatives houleuse.

***Wolf and Sheep* donnait l'impression d'être un documentaire ; *L'Orphelinat* le style d'une fiction plus classique.**

J'aime beaucoup quand les gens disent cela, non seulement en Europe ou dans le monde, mais en Afghanistan : ils croient que l'histoire est vraie. Les personnages de **Wolf and Sheep** sont réels, mais dans le film,

ils jouent ; dans **L'Orphelinat**, ils interprètent. Pour moi, c'était un défi, en grande partie parce que nous montrons dans le film une époque où beaucoup n'étaient pas encore nés.

Vous-même êtes née en 1991. Quels ont été les challenges et les avantages inhérents au fait de n'avoir pas vécu 1989 ?

Pour cela, j'avais mon ami Anwar, qui joue le gentil superviseur dans l'orphelinat. Il s'est occupé des costumes et des accessoires et il m'a donné des conseils sur l'époque. "Ce n'est pas comme ci, il faut changer cela", etc.

Mais il ne vient pas du monde du cinéma, donc il sait ce qui convient par rapport au réel, mais pas pour la fiction, et c'est là que j'interviens.

Le Anwar dont vous parlez est Anwar Hashimi, dont les carnets sont la base de vos histoires. Le personnage de Qodrat est en fait Anwar, n'est-ce pas ?

Absolument. Et Sediqa, la fille, c'est moi, plus ou moins. En fait, nous avons 18 ans de différence avec Anwar, mais nous venons vraiment du même village. Dans *Wolf and Sheep*, je nous ai donné à peu près le même âge, parce que ça me plaisait. Qodrat et

Sediqa sont de nouveau dans *L'Orphelinat*. Ce n'est pas dit expressément, mais ce sont bien les mêmes personnages que dans le premier film – pas seulement les acteurs, mais aussi les personnages.

Vous prévoyez de faire cinq films à partir des carnets d'Anwar. Quel sera le prochain ?

Il parlera de beaucoup de choses apparemment plus étranges que la fiction, mais qui se sont vraiment passées et font vraiment partie de l'histoire de l'Afghanistan, mais qui seront abordées sous un angle unique. Ce sera poétique et politique, honnête et simple. Anwar, comme il sera le premier à vous le dire, n'est pas un

écrivain, il ne vient pas du cinéma, il n'est pas acteur – il a d'ailleurs détesté se voir à l'écran. Cependant, la manière dont il décrit sa vie et son pays est exactement le prisme à travers lequel j'ai envie de m'établir comme réalisatrice. Mon expérience s'est mêlée à la sienne.

Qu'attendre du prochain film, ou des prochains films ?

J'aime jouer avec les genres. *L'Orphelinat* joue avec le Bollywood, le prochain se rapprochera d'un film d'horreur. L'histoire se situe avant celle du premier film, quand le petit garçon a environ quatre ans. Le quatrième film montrera Qodrat dans un camp de réfugiés iranien et le cinquième parlera des Talibans en 1996. Je veux aussi

créer un livre inspiré des carnets d'Anwar. C'est un ouvrage de 800 pages qui va nécessiter une traduction très fidèle. Cette version de l'histoire est très différente de l'approche proposée dans mes films. Le lire et voir les films aussi sera une expérience très intéressante.



L'Orphelinat : "Je ne veux pas donner la priorité à la guerre" explique Shahrbanoo Sadat Laëtitia Forhan / Propos recueillis au Festival de Cannes le 19 mai 2019.

AlloCiné : C'est votre troisième sélection à la Quinzaine des Réalisateurs, vous commencez à être une « habituée »...

Shahrbanoo Sadat : Je suis enchantée de revenir au Festival de Cannes dans la section de la Quinzaine des réalisateurs. Et ce qui me rend particulièrement fière, c'est qu'à chaque fois ce sont des directeurs artistiques différents qui ont sélectionné mes films.

J'ai une affection particulière pour la Quinzaine des Réalisateurs, et pas seulement

parce que mes films y sont sélectionnés. Je trouve que les longs métrages qui y sont présentés ont une saveur particulière, ils portent un vrai regard critique sur le monde. Il y a parfois des films de haut niveau, et ils sont souvent très courageux.

Vous êtes arrivée à Kaboul à l'âge de 18 ans, rien ne vous prédestinait à devenir réalisatrice. Pouvez-vous nous raconter votre parcours ?

Je suis venue habiter à Kaboul quand j'avais 18 ans, c'est à ce moment que j'ai découvert le cinéma. Je participais à l'Atelier Varan (ndlr: fondé en 2006 par le cinéaste français Vincent Blanchet), qui enseigne, durant 3 mois, à de jeunes réalisateurs, les bases du cinéma vérité. A la fin de cet atelier nous devons réaliser un court-métrage documentaire et c'est comme ça que tout a débuté.

J'avais 19 ans et c'était la première fois que je découvrais des films non-commerciaux. Là d'où je venais il n'y avait pas de vraies salles de cinéma, je regardais la télévision mais c'est tout. Je n'avais d'ailleurs jamais imaginé devenir cinéaste, ce monde me semblait très éloigné du mien.

L'Atelier Varan a donc fait mon éducation de cinéphile. Le premier film que j'y ai vu est « Les patates en cœur » d'Agnès Varda. Ça m'a bouleversée ! C'est comme si je venais de découvrir le cinéma, j'ai découvert à quel point un film pouvait être important et pouvait vous marquer. Ça a été le point de départ de ma passion pour le cinéma réalité et les documentaires. Et pour une raison que j'ignore, je réalise des fictions (rires), mais j'essaie toujours d'être aussi fidèle que possible à la réalité.

En 2010, j'ai réalisé le court-métrage **Vice versa one** en noir et blanc. Il traînait sur mon bureau d'ordinateur et je ne savais pas quoi en faire. Je suis tombée par hasard sur le site de la Cinéfondation et j'ai vu que je remplissais toutes les conditions, j'ai donc envoyé mon film. J'ai été sélectionnée et je suis venue à Paris pour rencontrer Gilles Jacob - j'ignorais qui était cet homme auparavant - et il m'a annoncé que j'étais la plus jeune réalisatrice jamais sélectionnée à la Cinéfondation. L'équipe m'a suggéré de proposer mon film au comité de sélection de la Quinzaine des réalisateurs et c'est comme ça que tout a commencé. La Cinéfondation m'a vraiment aidée, ça m'a ouvert les portes du cinéma européen. Je viens d'un pays où il n'y a pas de supports financiers pour la culture, donc avoir la possibilité de rencontrer autant de gens et d'être reconnue en Europe a été une vraie chance. Lors d'un festival à Copenhague j'ai fait la rencontre de Katja Adomeit qui est devenue une très bonne amie et qui est ma productrice. Elle s'est battue pour trouver les financements pour mon premier long-métrage, **Wolf & Sheep** (ndlr: qui a de nouveau été sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs en 2016).

La grande originalité de L'Orphelinat réside dans sa construction. L'humain est au centre tandis que la guerre est au second plan. Après chaque scène dramatique, le héros s'imagine en train de vivre une scène chantée d'un film bollywoodien. Qu'avez-vous souhaité montrer ?

Pour moi c'était vraiment important de parler de la vie des habitants de Kaboul à cette époque. Mes précédents films montraient également la vie quotidienne en Afghanistan. Je ne veux pas donner la priorité à la guerre parce que dès qu'on évoque mon pays c'est pour parler de la guerre. Et la vie des habitants, les petites histoires, sont mises de côté au profit des drames et de la guerre. Je trouvais important de parler de la vie des gens qui vivent dans ce pays. Ce qui m'intéresse c'est l'état d'esprit dans lequel sont les habitants et les survivants.

J'habite à Kaboul, il s'y passe des tas de drames chaque jour. Quand vous sortez de chez vous, vous n'êtes pas sûrs de revenir. On sait tous qu'il y a la possibilité de se faire tuer dans la journée lors d'un bombardement, mais on vit avec. Personne n'a peur, personne ne panique. Quand je suis en dehors de mon pays les gens me demandent souvent si la vie n'y est pas trop difficile. En réalité non, je m'amuse beaucoup et je m'y plais. Les habitants ont conscience que leur vie ne tient qu'à un fil, mais les gens ne s'y attardent pas

et continuent de vivre parce que c'est la vie ! La vie est surprenante, excitante et vous ne savez jamais ce qui va se passer. Vous vivez au jour le jour, chaque instant, et j'aime cette idée.

Quand vous perdez un ami, un membre de votre famille ou un collègue, vous n'avez pas le temps de vous apitoyer. Les événements s'enchaînent très vite et vous devez survivre, vous ne pouvez pas vous permettre d'être déprimé. Si vous commencez à vous dire que la vie est triste et injuste vous ne pouvez pas survivre dans ce monde.

Je voulais vraiment que ça se ressente dans mon film, c'est pourquoi lorsque quelque chose de dramatique arrive, au lieu de montrer l'impact que ça pourrait avoir sur les personnages, j'ai enchaîné avec des scènes de chants joyeuses. Parce que c'est ce que vivent les Afghans. Je voulais vraiment insister sur le fait que la vie est trop courte pour pleurer. Avec ces scènes de musiques tirées des films bollywoodiens je souhaite faire ressentir aux spectateurs ce que nous vivons.



Votre film est tiré de la vie d'un de vos amis. Qu'est-ce qui vous a donné envie d'adapter son histoire au cinéma et quelle est la part de fiction dans le film ?

Oui cette histoire est inspirée du journal intime d'Anwar, un de mes amis. Je suis la seule à l'avoir lu et je souhaitais faire connaître son message au monde. Il n'est pas écrivain, mais il a un point de vue précis et critique. Il est le témoin d'une guerre qui n'est pas la sienne. Son histoire est racontée avec des mots simples et honnêtes et retrace l'histoire de l'Afghanistan sur ces 40 dernières années.

Quand j'ai commencé à travailler sur ce film ça a été très difficile parce que c'est un énorme récit, il y a beaucoup de noms et de lieux. J'ai dû l'adapter sinon j'aurais complètement perdu le public. De plus l'histoire de l'Afghanistan à cette période est tellement horrible que les drames

s'enchaînent. J'ai donc dû écrire un scénario qui soit compréhensible par un public européen qui ne connaît pas la vie en Afghanistan.

J'ai mis beaucoup de temps à trouver la manière dont je voulais raconter cette histoire. Par exemple sa vie à l'orphelinat dure 8 ans, il s'y passe beaucoup de choses socialement parlant mais également politiquement, les enfants vont et viennent,... J'ai donc décidé de tout compresser et de faire un film sans arc temporel précis. J'ai tenté d'être la plus fidèle possible à la réalité mais je n'ai pas fait un film historique. C'est un film sur le point de vue d'un enfant sur la guerre, mais c'est aussi ma vision de l'Afghanistan et elle est proche de celle d'Anwar.

L'Orphelinat : Emmanuel Le Gagne (Culturopoing)

Non, il ne s'agit pas d'une reprise du très beau film d'épouvante de Juan Antonio Bayona produit par Guillermo Del Toro sorti en 2006 mais d'un film afghan plutôt atypique présenté à la dernière quinzaine des réalisateurs. Seul point commun : comme le titre l'indique il y est bien question d'orphelinat. A la fin des années 80 dans un pays occupé par l'armée soviétique, le jeune Qodrat, 15 ans survit comme il peut dans les rues de Kaboul. Sa passion : les films de Bollywood qu'il réinvente sans cesse dans son esprit, jouant alors les grandes scènes cultes de ses superproductions flamboyantes projetées dans des cinémas de quartier. Attrapé par la police pour un délit mineur – le trafic de places de ciné au marché noir- il est emmené et intégré à l'orphelinat soviétique de la ville, à la veille de grands changements politiques. Qodrat se retrouve enfermé mais aussi paradoxalement protégé dans ce lieu avec d'autres adolescents n'ayant plus de famille.

S'inspirant du parcours chaotique d'un de ses amis d'enfance, **Shahranoo Sadat** signe après **Wolf and sheep**, un second long métrage original et surprenant qui évite certains écueils inhérents à la chronique sociale située dans un contexte historique belliqueux. Rien n'est à charge. La jeune cinéaste dresse un portrait sensible d'adolescents livrés à eux-mêmes pris dans la tourmente d'une situation politique complexe. Elle filme les conflits, les rackets mais aussi les amitiés naissantes de ces jeunes qui se serrent les coudes et apprennent à vivre ensemble. Ni critique ni juge des actions des uns et des autres, elle se révèle étrangement bienveillante envers le directeur de l'école et l'un des éducateurs qui transmettent un enseignement de propagande communiste en ayant pourtant l'air de ne pas y croire pleinement, davantage attachés à la sécurité de la petite communauté, victime indirecte du conflit extérieur.

Inabouti mais charmant, **L'Orphelinat** surprend par sa manière insolite de combiner des genres a priori antinomiques, alliant cinéma semi documentaire filmé dans un style naturaliste, privilégiant les plans séquences caméra à l'épaule et incursions délirantes, pastiche à peine détourné des mélés made in Bollywood, intégrant la forme colorée et bigarrée du cinéma indien. Shahranoo Sadat a bien digéré les codes visuels de ce genre très populaire en Afghanistan

multipliant les zooms, les mouvements de caméra acrobatiques et le montage clip orchestrant des chorégraphies délirantes sur fond musical peuplé de chansons célébrant l'amour. Cette dimension onirique et kitsch, permettant au jeune héros de s'évader et de supporter le réel, souffre parfois d'une approche superficielle et surtout plaquée, n'articulant pas toujours avec fluidité les deux versants du film.

Les inserts fantasmés à la manière de « Bollywood » imaginés par le jeune héros, n'apparaissent pas toujours pertinents, simple prétexte à dédramatiser un sujet grave. Et pourtant, la fin, pirouette délirante qui ressemble presque à du Quentin Tarantino, trouve sa raison d'être en tournant en ridicule les Talibans qui vont désormais imposer l'État islamiste. La dure réalité à venir trouve alors un échappatoire cathartique et éphémère le temps de cette petite oeuvre pleine de panache et de bonnes intentions qui pâtit d'un scénario déséquilibré mais bénéficie de la fraîcheur de jeunes comédiens non professionnels, tous épatants.

À même pas 30 ans, Shahrbanoo Sadat apparaît comme la figure d'un cinéma afghan en train de renaître de ses cendres.

(Pierre Barbancey : L'Humanité)



À l'ambiance onirique de *Wolf and Sheep* succède ici une forme bien plus passe-partout qui ne transcende jamais le fond de son propos. Sauf dans ces moments savoureux où, pour échapper à son quotidien, Qodrat s'imagine héros d'un film bollywoodien.

(Thierry Chèze : Première)

Après son premier long métrage *Wolf and Sheep*, qui en avait remporté le prix principal en 2016, l'Afghane Shahrbanoo Sadat revient à la Quinzaine et continue de s'intéresser aux rapports, tendres ou violents, entre des jeunes gens au sein d'un groupe : ici les adolescents d'un orphelinat en 1989, époque charnière entre le régime prosoviétique et la prise du pouvoir par les moudjahidin. Malgré une sensibilité évidente à la présence de ses acteurs et l'intérêt historique du sujet, le film s'enferme dans son désir de reconstitution.

(Luc Chessel : Libération)